

teur noir parodiant nos gestes avec une bouffonnerie lugubre.

Ne voulant pas être lâche vis-à-vis de nous-même, nous continuâmes notre route. Arrivé à peu près au milieu du corridor, à un endroit où une saillie de la muraille paraissait indiquer le passage d'un corps de cheminée, un soupirail grillé attira notre attention. En approchant notre lumière de l'ouverture, nous distinguâmes un escalier tournant qui plongeait aux profondeurs de l'édifice, et continuait son ascension, allant Dieu sait où. La teinte du plâtre autour de la grille dénotait que l'ouverture avait été pratiquée bien après la construction de l'escalier, à la découverte du secret sans doute.

Décidément le château de L*** était machiné comme un décor d'*Angelo, tyran de Padoue*, et la nuit on devait y entendre « des pas dans les murs. »

Le corridor se terminait par une porte soigneusement fermée, plus récente que le reste de la bâtisse, et si nous avions su la légende attachée à la chambre condamnée ainsi, nous aurions, certes, fait de mauvais rêves. Heureusement nous l'ignorions; mais, cependant, ce ne fut pas sans un léger sentiment de plaisir que nous vîmes, le matin, la

pure lumière du jour filtrer à travers les vitres et les stores.

Les fantasmagories nocturnes disparues, le manoir féodal se montrait tout simplement sous la forme d'un vieux château modernisé. C'était le spectre de l'ancienne demeure revenant au clair de lune que nous avions entrevu la veille, et l'effet ressenti n'avait pas été tout à fait une illusion. Dans cette plantation de forteresses, la vie pacifique de notre temps avait pris ses quartiers sans en détruire les lignes principales, et à travers l'ombre l'erreur était permise. Les hauts bâtiments en hémicycle, dignes d'une résidence princière, avant de servir d'écuries et de communs, avaient dû être des casemates; l'entrée, avec ses deux voûtes basses, son pont-levis changé en pont et son large fossé, semblait être capable encore de résister à un assaut. Au-dessus de la première porte, un bas-relief émoussé par le temps laissait deviner un Christ en croix accompagné des saintes femmes, et protégeant deux lignes de blasons en pierre incrustés dans l'épaisse muraille de briques.

Le château, entouré d'eau de toutes parts, élevait sur une fondation de granit bleuâtre ses parois vermeilles couronnées d'un toit de tuiles violettes

et percées de fenêtres d'une proportion heureuse,

A la façade opposée, dans l'axe du vestibule, un second pont enjambait le premier fossé, et un peu plus loin, quand on avait traversé le terre-plein, un autre pont faisait franchir le deuxième canal, replié comme une ceinture autour de l'habitation.

Au delà, c'était le jardin. De grands arbres d'une vieillesse vigoureuse, gardant encore toutes leurs feuilles malgré l'automne, et groupés avec art, formaient comme les coulisses de ce décor magnifique. Une vaste pelouse, verte comme un gazon anglais, échancrée par des massifs de géraniums, de fuchsias, de dahlias, de verveines, de chrysanthèmes, de roses du Bengale et autres fleurs tardives, s'étendait, veloutée à l'œil, jusqu'à une charmille où s'ouvrait une longue allée de tilleuls aboutissant à un saut de loup et formant percée sur de gras pâturages tachetés de bestiaux.

Une boule de métal bruni, posée sur une colonne tronquée, résumait cette perspective en lui donnant un ton de paillon vert. C'est une mode allemande dont il ne faut pas accuser le goût de la châtelaine. Une pareille boule est placée dans la cour du château d'Heidelberg.

Sur la droite, un pavillon rustique, tout festonné

de clématites et d'aristoloches, vous offrait ses canapés et ses fauteuils faits de branches noueuses ou curieusement difformes, et une suite de serres soulevaient leurs panneaux vitrés aux tièdes rayons du midi. Ces serres, de différentes températures, communiquaient entre elles. Dans l'une, des orangers, des limons, des cédrats, tout chargés de fruits à divers degrés de maturité, avaient l'air de se croire sur leur terre natale et de ne pas regretter, comme la frileuse Mignon, « le pays où les citrons mûrissent ; » dans l'autre, des plantes grasses hérissaient leurs épines, des bananiers étalaient leurs larges feuilles soyeuses, des orchidées balançaient leurs frêles guirlandes débordant de culs-de-lampe en argile rose. Une troisième renfermait des camellias arborescents qui faisaient luire leur feuillage métallique étoilé de boutons ; une autre pièce était réservée aux fleurs rares ou délicates, étagées au soleil sur des planches en gradins ; des cages peintes, dorées, ornées de verroterie, pendaient des plafonds, peuplées d'oiseaux qui, trompés par la chaleur, chantaient et gazouillaient comme au printemps. Une dernière salle, décorée de treillages feints, servait de gymnase aux jeunes enfants du château.

Devant les serres, un petit rocher factice, tapissé

de plantes pariétaires, simulait une espèce de fontaine dont la vasque était formée par la valve d'un monstrueux coquillage. Quelle taille devait avoir le mollusque habitant primitif de cette conque, capable de porter Aphrodite sur l'azur des mers !

Plus loin, des pêchés assez vermeilles arrondissaient leurs joues veloutées sur leurs branches en espalier, et des chasselas, dont les ceps seulement étaient exposés à l'air libre, achevaient de mûrir derrière des vitrines appliquées à la muraille.

Un bois de sapin étendait sa verdure sombre sur le flanc du jardin, auquel se reliait une passerelle légère traversant une rigole profonde à moitié remplie d'eau. Nous nous y engageâmes à tout hasard. On sait que les branches inférieures des sapins se dessèchent à mesure que l'arbre se développe et pousse vers le ciel sa flèche de verdure. Tout le bas de la forêt ressemblait à une préparation au bitume d'un paysage où l'artiste, interrompu dans son travail, n'aurait eu le temps que de mettre quelques touches vertes. Le soleil, dans cette ombre rousse et chaude, jetait par place des poignées de ducats qui rebondissaient de branche en branche et s'éparpillaient sur la terre brune, dénuée, comme dans les bois de sapins, de toute

mousse et de toute herbe. Une odeur suave, aromatique, se dégageait des arbres remués par une faible brise, et la forêt rendait un vague murmure, semblable au soupir d'une poitrine humaine.

L'allée nous conduisit à la lisière du bois, qu'un fossé séparait de la plaine, où erraient des vaches et des chevaux en liberté. Nous revînmes sur nos pas et nous rentrâmes au château.

Quelque temps après, la petite fille qui parlait français accourut nous dire que sa mère était arrivée ; nous contâmes à la belle châtelaine notre invasion nocturne dans son manoir en lui exprimant le regret de n'avoir pas eu un nain pour sonner de l'olifant au pied de son donjon ; elle nous demanda si nous avions bien dormi, malgré le voisinage fantastique de notre chambre, et si le fantôme de « la dame morte de faim » nous était apparu en rêve ou en réalité.

« Tout château a sa légende, nous dit-elle, surtout s'il est ancien. Vous avez sans doute remarqué cet escalier mystérieux qu'on prendrait pour un corps de cheminée, il conduit à une chambre qu'on ne peut apercevoir du dehors et descend jusqu'aux caves. Dans cette chambre, un seigneur de L*** tenait cachée aux yeux de tous, et surtout de sa femme, une maîtresse charmante et dévouée

qui avait accepté cette reclusion absolue pour vivre sous le même toit que celui qu'elle aimait. Chaque soir, le seigneur de L*** se faisait préparer un en-cas de nuit qu'il allait prendre lui-même aux cuisines souterraines et qu'il montait à la captive. Un jour, entraîné dehors par quelque expédition, il y perdit la vie, et la prisonnière, ne recevant plus son repas, mourut de faim. — Longtemps après, des travaux de réparation et de remaniement ayant démasqué la porte secrète, on trouva au bas de l'escalier un mignon squelette de femme accroupi dans une pose désespérée parmi des lambeaux de riches étoffes, et l'on parvint à la retraite somptueusement meublée, devenue pour la malheureuse une tour de la faim plus sinistre que la prison d'Ugolin, qui avait au moins ses quatre fils à manger. Quelquefois son ombre se promène la nuit par les couloirs, et si elle rencontre un inconnu, elle semble implorer de la nourriture avec des gestes faméliques. Je vous ferai donner ce soir une chambre moins lugubre. »

Guidé par la châtelaine, nous visitâmes les appartements de réception, décorés au goût du dernier siècle; dans la salle à manger, de vieilles argenteries massives, des services en vieux Saxe

brillaient derrière les vitres de dressoirs curieusement sculptés. Le salon immense, à cinq fenêtres de front, montrait sur sa boiserie or et blanc des portraits royaux, et de son plafond descendaient des lustres en cristal de roche à bras transparents et à feuilles découpées. A côté, un salon plus petit, tendu de damas vert, n'offrait de particulier à l'œil qu'un portrait de seigneur cuirassé, à écharpe voltigeante, ayant en sautoir les ordres de l'Éléphant et de Dannebrog, et souriant avec une grâce qui sentait son Versailles. Par une inadvertance du peintre, il tournait le dos à son pendant, une jeune dame poudrée, en grand habit de cour de taffetas vert-pomme glacé d'argent, ce qui semblait le contrarier fort, car il tournait à demi la tête sur l'épaule. Cette jeune dame eût été très-jolie sans un nez d'une courbure trop aristocratique descendant sur sa bouche comme un perroquet qui veut manger une cerise. Ses yeux doux et tristes semblaient déplorer ce nez caricaturalement bourbonien qui gâtait une figure charmante, quelque effort que l'artiste eût fait pour l'atténuer.

Comme nous regardions attentivement cette physionomie singulière, à la fois agréable et ridicule malgré son grand air, la dame de la maison nous dit : « Il y a aussi une légende sur ce ta-

bleau ; mais rassurez-vous, elle n'a rien de terrible. Si l'on éternue en passant devant la comtesse au long nez, elle vous répond par un signe de tête ou un « Dieu vous bénisse ! » comme les portraits des chambres d'auberge dans les pièces féeriques. Ayez soin d'éviter les coryzas, et la peinture ne donnera pas signe de vie. »

Les chambres à coucher contenaient de grands lits de tapisserie ou de damas, la tête appuyée contre le mur, de façon à former une ruelle de chaque côté. Selon la vieille mode, la tenture de l'une d'elles consistait en grandes peintures à la détrempe exécutées sur toile dans le cadre des panneaux, et représentant des bergerades où l'artiste germanique avait essayé d'imiter la galanterie de Boucher, prétention qui produisait des afféteries gauches et des colorations bizarres. — « Voulez-vous cette chambre ? nous dit-on. Elle est d'un rococo très-rassurant contre les terreurs nocturnes. » Nous refusâmes. Nous n'aimons pas à voir autour de nous, dans le silence et la solitude, aux faibles clartés d'une lampe ou d'une bougie, ces figures qui semblent vouloir se détacher de la muraille et vous demander l'âme que le peintre a oublié de leur donner. Notre choix s'arrêta sur une jolie chambre tendue de perse,

au petit lit moderne, située à l'angle du château et percée de deux hautes fenêtres, qui n'avait derrière elle aucun couloir ténébreux, aucun escalier en spirale, et dont les murs, frappés avec la main, ne sonnaient pas le vide. — Le seul inconvénient qu'elle eût, c'est que pour s'y rendre il fallait passer devant la dame au nez de perroquet, et, nous l'avouons sans honte, les portraits trop polis ne sont pas de notre goût ; mais nous n'étions pas enrhumé, et la jeune comtesse pouvait rester tranquille dans son cadre armorié.

Ce qu'il y avait de plus curieux dans ce manoir, c'était une salle du seizième siècle conservée intacte, et qui nous fit regretter que les possesseurs du château eussent cru devoir, vers le commencement du siècle dernier, renouveler au goût de Versailles la décoration de leurs appartements. On ne saurait s'imaginer combien ce style a régné despotiquement pendant une période assez longue et ce qu'il a fait détruire de belles choses.

Cette salle était lambrissée d'une boiserie de chêne à petits panneaux, formant des cadres d'égale grandeur, et rehaussée de quelques légères arabesques d'un or éteint en harmonie avec le ton du bois. Chaque cadre contenait une peinture emblématique à l'huile, accompagnée d'une devise

en grec, en latin, en espagnol, en italien, en allemand ou en français, assortie au sujet représenté. Il y en avait de morales, de galantes, de chevaleresques, de chrétiennes, de philosophiques, d'orgueilleuses, de résignées, de plaintives, de spirituelles, d'obscurcs. Les concetti y faisaient concurrence aux agudezas. Les calembours s'y piquaient aux pointes; le latin, refrogné dans sa concision énigmatique, y prenait des airs de sphinx et regardait de travers le grec plus limpide. Le platonisme à la Pétrarque, les subtilités amoureuses à la Scalion de Virbluneau, embrouillaient de leurs explications des attributs compliqués et peu intelligibles. Historiée ainsi de la plinthe à la corniche, cette salle eût fourni de devises les blasons d'un carrousel, les jarretières de Temblèque, les navajas d'Albacète, les cachets d'une boutique de graveur, les papillotes d'une confiserie, les flûtes à l'oignon de Saint-Cloud; mais parmi beaucoup de fadaïses, de puérités et d'alambiquages, étincelait soudain quelque phrase hautaine, d'un sens inattendu et profond, digne d'être inscrite sur le chaton d'une chevalière ou la lame d'une épée.

Nous ne connaissons pas d'exemple d'une décoration pareille. Sans doute on rencontre des lé-

gendes et des chiffres enlacés aux ornements, mais nulle part l'emblème et la devise pris pour thème unique de décor.

Maintenant que le château vous est connu, faisons une tournée aux environs. Deux poneys noirs comme l'ébène, attelés à un léger phaéton, secouent leur crinière échevelée et piétinent impatientement au bout du pont. La châtelaine prend les guides dans ses belles mains, et nous voilà partis. Nous traversons à fond de train, sans route bien tracée, d'immenses pâturages où paissent et ruminent plus de trois cents vaches posées à réjouir Paul Potter et Troyon. Les taureaux, plus pacifiques que ceux d'Espagne, nous laissent passer sans autre manifestation qu'un regard de travers, et se remettent à brouter. Des chevaux, excités par la vitesse des poneys, nous accompagnent quelque temps, puis nous abandonnent. Les champs s'étendent autour de nous, mouvementés par de faibles ondulations, délimités par des espèces de talus en terre couronnés de haies.— Deux pieux rejoints d'une traverse servent de porte à chaque pièce, et il faut se précipiter à bas du phaéton pour relever la barre que les fougueuses petites bêtes eussent sautée avec la voiture.

En moins de vingt minutes nous arrivâmes à

un bois massé sur une hauteur et de l'effet le plus pittoresque : des ormes, des chênes, des frênes au tronc puissant, au feuillage touffu, s'y développaient avec ces attitudes variées, ces jets bizarres, ces contournements vigoureux que fait prendre aux arbres l'inclinaison du terrain. Ce bois est plein de chevreuils et les blaireaux y creusent leurs terriers, à peu près sûrs de n'être pas dérangés par l'homme. Ça et là des pins, comme pour rappeler le Nord, étiraient leurs bras et dardaient leurs crosses d'un vert sombre.

La fraîcheur de cette végétation nous étonnait, à deux pas de la mer, dont l'haleine saline brûle ordinairement les feuilles; mais les arbres puisent une sève abondante dans la terre humide et résistent sans en souffrir aux vents du large.

Au débouché du bois, nous aperçûmes le golfe s'évasant dans la pleine mer, la mer du Nord, dont l'autre extrémité bat la calotte de glaces du pôle, et qui, en hiver, balance les banquises chargés d'ours blancs!

En ce moment elle n'avait rien de septentrional. Un ciel clair, pommelé de quelques nuages, s'y reflétait, colorant l'eau grise d'un azur plus pâle cependant que celui de notre ciel. — Un faible remous faisait onduler sur le bord quelques-unes

de ces lanières marines dont la pulpe a la consistance du cuir, poussait quelques fragments de coquilles et laissait une longue frange d'écume sur ce rivage.

Les jours suivants, nous fîmes en calèche des excursions plus longues; mais de grands mecklembourgeois blancs, d'une humeur moins farouche, avaient remplacé les petits tourbillons noirs. Un cocher à tournure martiale et phlegmatique les guidait.

Nous visitâmes une habitation entourée comme L^{me} d'un double fossé. Nous y admirâmes une salle au plafond orné de sculptures en ronde bosse représentant des muses, des génies ailés, des attributs de musique; un orgue posé sur une riche console faisait hésiter l'esprit sur la destination du lieu. Était-ce une salle de concert ou une chapelle? Les artistes du dix-huitième siècle n'y regardaient pas de si près; ils confondaient volontiers les anges et les amours, les gloires de l'Opéra et les gloires du Paradis. La vieille dame, maîtresse de la maison, nous reçut dans un salon encombré de fleurs, au plafond curieusement orné d'armoiries et de rocailles, et nous fit apporter un plateau de pêches, de poires et de raisin, d'après la coutume hospitalière du pays, où l'on présente

toujours une collation aux visiteurs. Près de la maison se déployait un jardin ou plutôt un parc que coupaient des allées de tilleuls d'une hauteur prodigieuse. Sur un bassin entièrement recouvert de lentilles d'eau, un cygne, le col replié et renversé, se promenait, déchirant la nappe glauque qui se reformait aussitôt derrière lui. La vue de ce cygne nous fit penser qu'il n'y en avait pas à L^{...}, bien que la vignette marquée en indiquât. Ils avaient été l'hiver précédent mangés dans leur niche par les renards venus sur les eaux gelées. Moins mélodieux que leurs frères du Méandre, aucun chant ne s'était exhalé de leur long col à leur heure suprême, et l'on n'avait retrouvé d'eux què quelques pennes.

Parfois notre calèche se croisait avec un véhicule plus humble et passablement grotesque; un fort gaillard, casquette sur l'œil, pipe au bec, botté à l'écuillère, accroupi dans un chariot d'enfant, se faisait paresseusement trainer, non pas par des molosses, des dogues ou des mâtins comme Steevens en attelle sur ses toiles, mais par trois ou quatre roquets, véritables *toutous*, pour nous servir d'un mot emprunté au dictionnaire des bébés, tellement disproportionnés au poids qu'ils tiraient, que le rire en venait aux lèvres. Ces

pauvres bêtes faisaient « un métier de chien » dans la triste acception du terme. — Puisque nous voilà sur le chapitre des chiens, constatons qu'en Danemark nous n'avons pas un seul chien danois, c'est-à-dire de l'espèce au pelage blanc régulièrement tacheté de noir qui offre souvent cette bizarrerie d'un œil bleu et d'un œil brun. Ce sont en général des animaux sans race, sans caractère, croisés au hasard, abâtardis, ne présentant plus aucun type et semblables aux chiens des rues, mais qui s'acquittent avec conscience de leur emploi d'escorter les voitures en jappant de l'entrée à la sortie des villages.

Ces villages ou hameaux sont d'une propreté et d'un confort dont on se ferait difficilement l'idée sans les avoir vus. Les maisons, bâties en briques sur un plan régulier, recouvertes de tuiles le plus souvent, quelquefois de chaume, avec leurs fenêtres à carreaux bien nets, derrière lesquels s'épanouissent des fleurs rares dans des pots de porcelaine, ont l'air plutôt de cottages que d'habitations de paysans. Les pavillons et villas de la banlieue, loués si cher aux Parisiens, ne valent pas ces jolies maisons vermeilles sur leur fond de verdure, au bord de la flaque d'eau qui les avoisine presque toujours.

L'aspect des habitants ne contrarie pas l'effet du tableau. Les costumes ne sont ni déguenillés ni misérables ; l'homme porte la casquette à visière prussienne, la botte par-dessus le pantalon, le gilet court, la redingote à pans un peu longs. Les femmes sont en robes à manches courtes, assez échancrées du col, et le plus souvent tête nue. Elles nous faisaient froid à voir par la saison déjà fraîche, avec « cette robe légère, » non pas d'une entière blancheur, car l'étoffe était de l'indienne à mille raies, lilas, rose ou bleue. Leurs bras rouges, fouettés de sang comme des peintures de Jordaëns, avaient cette robustesse que prennent les portions du corps exposées à l'air ; mais cependant leurs tons par trop vermillonnés témoignaient qu'ils n'étaient pas insensibles à l'impression atmosphérique. Du reste, cette mode n'est suivie que par les femmes de la basse classe et les servantes. Les dames s'habillent à la française comme partout.

Une autre journée fut occupée par une excursion à Eckernförde, petite ville éloignée de quelques lieues de L^{***}. La route se fit entre des haies étoilées de baies de toutes couleurs, mûres, sorbiers, prunelles, épines-vinettes, sans compter ces jolis boutons de corail qui survivent aux roses de

l'églantier, et qu'on a l'habitude de désigner par un nom aussi indécent que ridicule. C'était charmant. D'autres fois nous passions entre de grands arbres, le long de petits villages, ou de champs que hersaient en tournant en rond, comme s'ils avaient voulu moirer la terre, des attelages de chevaux superbes. Enfin nous arrivâmes au bord de la mer, sur une chaussée que garnissaient d'un côté, l'autre étant baigné par la vague, d'élégantes maisonnettes enfouies à moitié dans les fleurs, qu'on loue pour la saison aux baigneurs, car Eckernförde est une ville de bains comme Trouville ou Dieppe, malgré sa latitude quelque peu septentrionale. Les voitures et les cabanes, dispersées sur la plage, témoignaient que des intrépides de l'un et l'autre sexe ne craignaient pas de s'exposer encore aux assauts de la lame glacée. Quelques bricks de commerce se balançaient dans le port, et le long de leurs flancs flottaient, se contractant, se dilatant, un grand nombre de ces champignons visqueux ou de couleur nacré qui sont des animaux quoiqu'ils n'en aient pas l'air, et que nous avons remarqués jadis dans le golfe de Lépante en revenant de Corinthe, « où il n'est pas permis à tout le monde d'aller, » dit la phrase proverbiale.

Eckernförde, sauf le cachet qu'impriment à toute ville les mâtures de navires se mêlant aux arbres et aux cheminées, ne diffère pas beaucoup de Schleswig comme architecture. Ce sont les mêmes églises de briques, les mêmes maisons à larges baies transversales laissant entrevoir, derrière des pots de fleurs, des femmes décolletées et tirant l'aiguille. Une animation insolite vivifiait les rues ordinairement plus tranquilles d'Eckernförde ; de lourdes charrettes emportaient dans leurs cantons respectifs les soldats en semestre ou licenciés. Quoique empilés et juchés assez incommodément, ils semblaient ivres de joie et peut-être bien aussi de bière.

Au château, les jours passaient diversifiés par la promenade, la pêche, la lecture, la conversation, le cigare, et les nuits n'étaient hantées d'aucun fantôme désagréable ; *la femme morte de faim* ne vint pas nous demander à manger ; *la princesse au nez de perroquet* n'eut pas l'occasion de nous dire « Dieu vous bénisse. » — Une fois seulement, une pluie d'orage chassée par un vent terrible fouetta les vitres de nos fenêtres avec des bruits sinistres comme des battements d'ailes de hibou. Les châssis tremblaient, les boiseries rendaient des craquements étranges, les roseaux se froissaient bruyam-

ment, les eaux clapotaient au bas de la muraille. De temps en temps la rafale donnait des coups de genou dans la porte comme quelqu'un qui eût voulu entrer et qui n'aurait pas eu la clef. — Mais personne n'entra ; et peu à peu les soupirs, les murmures, les gémissements, tous les bruits inexplicables de la nuit et de la tempête s'éteignirent dans un *decrecendo* que Beethoven n'eût pas mieux gradué.

Il faisait un temps radieux le lendemain, et le ciel balayé brillait plus vif. Nous aurions bien voulu rester encore ; mais s'il est prouvé que tous les chemins mènent à Rome, il est moins sûr qu'ils conduisent à Saint-Pétersbourg, et nous avions un peu oublié le but de notre voyage dans les délices du château enchanté ; la calèche nous conduisit à Kiel, où nous devons retrouver le chemin de fer de Hambourg, et de là nous rendre à Lübeck pour nous embarquer sur le paquebot *la Néva*.